

## Les amis de nos amis (À propos d'Horace, *Epîtres*, I, 9)

Après avoir produit trois livres d'Odes, Horace éprouva le besoin de revenir à la poésie plus familière des *sermones*. Il écrivit donc une nouvelle série d'entretiens qui se présentent sous la forme de lettres et forment le livre I des *Epîtres*<sup>1</sup>. Le ton y est généralement plus mesuré, plus policé que dans les *Satires*, marquant ainsi la distance entre une conversation orale et une correspondance écrite. Les conventions épistolaires, sans être expressément soulignées, sont à peu près respectées: le nom du destinataire, mentionné dès les premiers vers, tient lieu d'adresse, tandis qu'un sourire final, sous la forme d'un compliment ou d'une esquive, remplace le traditionnel *Vale*. La longueur aussi de ces lettres cadre bien avec ce que la correspondance de Cicéron nous apprend des habitudes épistolaires de l'époque; quelques dizaines de vers, une centaine au plus pour les missives les plus copieuses, tandis que de courts billets sont représentés par des pièces de moins de vingt vers.

Treize vers, même, suffisent à la pièce la plus courte du recueil, l'épître I, 9. C'est un mot qu'Horace adresse à Claudius, c'est-à-dire à Tibère, pour lui recommander un certain Septimius que nous ne connaissons guère<sup>2</sup>, mais qui était certainement un

1 Nous utilisons habituellement les éditions commentées des *Epîtres* par Adolf Kiessling et Richard Heinze, réimpr. Hildesheim et Zurich, Weidmann, 1984; par Jean Préaux (livre I), coll. Erasme, n. 20, Paris, PUF, 1968; et par Roland Mayer (livre I), Cambridge University Press, 1994. Mais cette liste peut être aisément allongée.

2 L'article Septimius, n. 3, de la *RE* ne contient guère d'autres renseignements que ceux que nous fournissent Horace et Porphyryon, mais rappelle cependant que

homme jeune, pour ne pas dire un jeune homme, au moment où le poète intervient ainsi en sa faveur. La brièveté un peu déroutante de cette lettre de recommandation explique sans doute pourquoi elle a peu intéressé les critiques. Si les auteurs d'éditions commentées n'ont pu manquer de la prendre en considération, sans toujours parvenir à lui rendre pleine justice, elle fait en revanche pâle figure dans les études d'ensemble consacrées au poète et n'est pas même répertoriée à l'index de l'*Horace* d'Eduard Fraenkel<sup>3</sup>. La *Gesamtbibliographie* horatienne de Walter Kissel pour les années 1936 à 1975 ne recense qu'une seule étude, de deux pages, consacrée à l'épître I, 9<sup>4</sup>. Il convient de signaler, cependant, que M. J. McGann lui a consacré en 1969, dans un ouvrage d'ensemble sur le livre I des Epîtres, quelques lignes intelligentes et sensibles auxquelles nous souscrivons presque entièrement<sup>5</sup>.

\* \* \*

Les épîtres du premier livre se situent, à des distances variables, entre deux pôles opposés: celui de la lettre de circonstance et celui de la lettre philosophique. Les deux orientations sont toujours présentes, mais leur importance respective n'est jamais la même. Ainsi la lettre liminaire, adressée à Mécène, est un *protreptikos logos* et son contenu est presque entièrement d'ordre moral. Elle pourrait avoir été écrite sans aucune cause d'ordre événementiel; la seule circonstance concrète qui en justifie l'envoi est le souhait, attribué à Mécène, de voir Horace reprendre le chemin de la poésie lyrique. La *recusatio* du poète lui permet opportunément d'annoncer et de justifier le tournant nouveau qu'ont pris sa vie et sa production (vers 10-11):

*Nunc itaque et uersus et cetera ludicra pono,  
quid uerum atque decens curo et rogo et omnis in hoc sum.*

dans une lettre au poète (Suet., éd. Reifferscheid, p. 45) Auguste parlait de Septimius comme d'un ami commun.

3 Eduard Fraenkel, *Horace*, Oxford, Clarendon, 1957; éd. paperback, 1966.

4 Walter Kissel, *Horaz 1936-1975: Eine Gesamtbibliographie*, ANRW, II, 31, 3, pp. 1403-1558. — J. T. Angilella, *Horace, Epist., I, 9, CB XXXIII*, 1956-1957, pp. 25-26.

5 M. J. McGann, *Studies in Horace's First Book of Epistles*, coll. Latomus C, Bruxelles, 1969, pp. 58 et 94.

Dans d'autres lettres, au contraire, l'élément circonstanciel prend une place prépondérante. C'est le cas de l'épître 3, à Julius Florus, qui fait partie avec quelques jeunes amis d'Horace de la *cohors* de Tibère en Orient; de la lettre 5, une invitation à dîner adressée à Torquatus; ou de la lettre 15, adressée à Numonius Vala, pour lui faire part des projets de villégiature du poète <sup>6</sup> et lui poser toutes sortes de questions à ce propos. Toutes ces lettres, pourtant, recèlent en quelque endroit, et de la façon la plus explicite, ce qu'on pourrait appeler des échappées vers la philosophie morale. Dans l'épître 3, ce sont des conseils à peine déguisés que le poète adresse à Florus (vers 20-29), et il y est question de *caelestis sapientia*; dans les épîtres 5 et 15 se trouve évoqué le problème du bon usage de la fortune —*Quo mihi fortunam, si non conceditur uti?* (5, vers 12)— et plus particulièrement celui de l'art de vivre heureux dans l'instant présent, devant une table bien garnie, une coupe à la main.

Parmi ces dosages subtils d'éléments circonstanciels et de considérations morales, l'épître 9 occupe en quelque sorte une position extrême. L'éthique n'est présente que pour justifier l'intervention du poète: il a craint, s'il refusait de recommander Septimius à Tibère, d'encourir «la honte d'un reproche plus grave», *maioris fugiens opprobria culpa* (vers 10). C'est exactement ce que l'on pourrait écrire dans une véritable lettre de recommandation, qui n'aurait aucune prétention poétique ni même littéraire, et ne se proposerait d'autre but que de gagner la confiance d'un destinataire ombrageux.

Et c'est bien ainsi que Kiessling et Heinze, pour ne prendre que cet illustre exemple, ont compris l'épître à Tibère. Horace, pensent-ils, a réellement écrit cette lettre pour recommander Septimius, et ce ne fut pas chose facile, tant le prince se méfiait des flatteurs et des intrigants; mais voilà, la lettre d'Horace eut un plein succès, car elle était bien tournée, et le poète, satisfait et même fier du résultat, décida de l'inclure dans le premier livre de ses Épîtres <sup>7</sup>:

6 Jean-Marie André, Marie-Françoise Baslez, *Voyager dans l'Antiquité*, Paris, Fayard, 1993.

7 *Op. cit.*, p. 88.

Dass H. sich auf die meisterhafte Fassung dieses unter dem Anschein zwanglosester Unbefangenheit in jedem Wort abgewogenen Briefes nicht wenig zugute getan, erhellt aus der Aufnahme in diese Sammlung: zugleich folgt daraus, dass derselbe die gewollte Wirkung gehabt hat.

Plus près de nous, Roland Mayer exprime une opinion analogue <sup>8</sup>:

From this epistle it is clear that he (*scil.* Septimius) aimed to improve his status, and that H. thought well enough of him to lend a hand. Its publication shows that H. secured his wish.

Il faudrait comprendre, en somme, que l'événement de la vie courante intervint en premier et pourrait s'être suffi à lui-même, tandis que sa transformation en poésie ne serait que le résultat d'un heureux hasard ou d'une fantaisie du poète.

Les grammairiens et les commentateurs de la fin de l'Antiquité pratiquaient volontiers ce genre d'interprétations. Elles leur permettaient de reconstruire à peu de frais des biographies d'écrivains en puisant dans leurs œuvres. Les exégètes modernes mettront quelque temps encore à purger leur vision de l'histoire de la littérature latine des informations plus ou moins fantaisistes qui nous ont été transmises de cette façon. Pour notre part, nous récuserons cette méthode biographique; nous ne voulons pas considérer la lettre pour Septimius comme un document sociologique ou biographique, mais comme une œuvre d'art, expression de la pensée et de la sensibilité d'un poète.

A ce titre, sa place dans le livre I des Epîtres n'est sans doute pas fortuite et pourra nous apporter quelques éclaircissements, mais nous devons nous garder à cet égard de toute tentation visant à surinterpréter le texte. Il nous a semblé trouver quelques traces de cette faiblesse dans une étude, par ailleurs judicieuse, que Oswald A.W. Dilke a consacrée aux Epîtres d'Horace <sup>9</sup>. Appliquant au livre I des Epîtres le principe de la structure «en abîme» ou, si l'on préfère, de la «composition

<sup>8</sup> *Op. cit.*, pp. 178-179.

<sup>9</sup> Oswald A. W. Dilke, *The Interpretation of Horace's 'Epistles'*, ANRW, II, 31, 3, pp. 1837-1865.

pyramidale», Dilke n'a pas de peine à montrer qu'après avoir mis à part l'épître 20, qui est une *sphragis*, on peut apparier les lettres 1 et 19, pareillement adressées à Mécène et traitant de sujets voisins, puis les lettres 2 et 18, qui ont pour destinataire Lollius. Mais nous le suivrons moins volontiers lorsqu'il prétend continuer sur cette lancée, réunissant 3 et 17, 4 et 16, et ainsi de suite, ce qui l'amène à considérer l'épître 10 comme la pièce centrale, autour de laquelle s'ordonneraient les lettres 9 et 11 considérées comme parallèles<sup>10</sup>:

The parallelism can only be understood if reference is made to Odes ii, 6: there Septimius (...) is clearly depicted as keen on distant travel, while Horace is content with the Tibur area or Tarentum. In Epist. i, 11 the poet rejects Lebedus in Asia Minor and would be content even with Ulubrae.

En réalité, les lettres 9 et 11 sont très dissemblables par leur thème et leur longueur. On ne saurait, sans faire violence au texte, y déceler une communauté d'inspiration fondée sur l'opposition des voyages lointains et du caractère sédentaire d'Horace. Tout au plus peut-on suggérer que Septimius dans l'épître 9 et Bullatius dans l'épître 11 appartenaient au même monde; il n'est pas interdit de penser qu'ils faisaient partie l'un et l'autre de la *cohors* des amis de Tibère. Mais cela ne saurait suffire à fonder l'exégèse de ces lettres. Evoquant à son tour la composition du livre I des Epîtres, Roland Mayer<sup>11</sup> s'en tient sagement aux deux couples évidents 1-19 et 2-18, que lie la parenté des thèmes et l'identité du destinataire, et suggère qu'il serait arbitraire de pousser le même schéma plus loin, surtout si l'on tient compte de groupements qui obéissent à une autre logique de composition, par exemple les épîtres 10 à 14.

\* \* \*

La lettre pour Septimius est un billet de recommandation. A ce titre elle s'insère dans la morale sociale; recommander ses

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 1840.

<sup>11</sup> *Op. cit.*, pp. 48-51.

amis à d'autres amis fait partie des *officia*, des *munera amicitiae* qui se pratiquent couramment. Un livre entier de la correspondance de Cicéron, *Ad fam.*, XIII, est consacré à ce genre de lettres <sup>12</sup>. Dans son ouvrage classique sur l'épistolographie antique, Peter <sup>13</sup> leur accorde la place qui leur est due.

Deux thèmes importants de la poésie d'Horace se trouvent ici impliqués. Le premier est celui de la fréquentation des grands de ce monde; le second pose la question de savoir qui recommander, à qui, et à quel propos. Nous ne dirons rien ici du premier de ces thèmes; il met en jeu des réflexions sur des antinomies telles que gratitude et fierté, fidélité et indépendance, différence de niveau social et intimité. Dans ses rapports avec Mécène, Auguste et toute la haute société romaine, Horace a eu amplement l'occasion de mettre ces réflexions en pratique avant de les transposer dans son œuvre poétique.

Le second thème, celui de la recommandation, a pour nous le mérite de se retrouver dans quelques autres épîtres. La comparaison de ces textes entre eux et avec la pratique cicéronienne nous montrera l'intérêt et l'originalité de la lettre pour Septimius.

Les lettres de recommandation de Cicéron contiennent presque toutes, dans un ordre variable, les quatre éléments suivants:

1. Un éloge du personnage recommandé par l'illustre consulaire;
2. quelques flatteries et protestations d'amitié adressées au destinataire;
3. l'énoncé de la demande;
4. des remerciements anticipés, assortis du souhait que le destinataire fasse connaître au personnage recommandé l'existence et l'efficacité de la lettre de recommandation.

Chez Horace, la lettre 18 adressée à Lollius contient une réflexion d'une dizaine de vers sur le premier des quatre élé-

<sup>12</sup> Trente-cinq d'entre elles sont réunies au t. VII de la *Correspondance*, éd. J. Beaujeu, Paris, Les Belles Lettres, 1980, pp. 149-192.

<sup>13</sup> Hermann Peter, *Der Brief in der römischen Literatur*, Leipzig, Teubner, 1901 et réimpr. Hildesheim, Olms, 1965, p. 57.

ments de la recommandation (vers 76 à 85). «Que vaut l'homme que tu recommandes?», demande le poète:

*Qualem commendes, etiam atque etiam aspice, ne mox  
incutiant aliena tibi peccata pudorem.  
Fallimur et quondam non dignum tradimus; ergo  
quem sua culpa premet, deceptus omitte tueri,  
ut penitus notum, si temptent crimina, serues  
tuterisque tuo fidentem praesidio, etc.*

La réflexion est prudente en son essence comme toute la démarche sociale d'Horace. Les conseils adressés à Lollius sonnent comme autant des mises en garde: faire preuve de discernement, ne pas accorder son patronage à n'importe qui, mais défendre contre vents et marées celui qu'on aura choisi en connaissance de cause, car la négligence en ce domaine peut être à la longue génératrice de graves dommages personnels. La morale de la recommandation, comme le montre d'une autre manière le point 4 des lettres cicéroniennes, est un altruisme fondé sur l'amour de soi: effet produit, chez Cicéron par l'amour de la gloire et de la *dignitas*, chez Horace par une morale toute personnelle, qui plonge ses racines dans l'épicurisme.

La lettre 12 est adressée à Iccius, un philosophe amateur que l'on connaît aussi par l'ode I, 29. Pour le moment cet homme administre les domaines d'Agrippa en Sicile —il faut bien vivre, et il n'est jamais désagréable de gagner quelque argent— tout en étudiant à ses moments de loisir les ouvrages des philosophes sur la physique. Vers la fin de sa courte lettre, qui n'est en apparence qu'une succession de badinages, Horace recommande brusquement à Iccius la fréquentation d'un de ses amis siciliens, Pompéius Grosphus (vers 22-24):

*utere Pompeio Grospho et, siquid petet, ultro  
defer; nil Grosphus nisi uerum orabit et aequum.  
Vilis amicorum est annona, bonis ubi quid dest.*

Rien dans le texte n'annonçait cette recommandation, et elle s'arrête net. Elle n'est peut-être qu'une remarque incidente. Horace semble craindre qu'entre la gestion des domaines d'Agrippa et la lecture des physiciens Iccius ne mène une vie trop austère;

il lui conseille d'inviter Grosphus, qui est un homme charmant, un bon convive, un ami sûr. La recommandation, en somme, ne vise pas l'avantage de Grosphus mais plutôt celui d'Iccius. Cette lettre occupe donc une place à part dans la série; elle est néanmoins l'effet d'un *munus amicitiae*.

La lettre 7 enfin, à Mécène, nous permettra d'ajouter quelques considérations plus générales. L'ensemble du texte est, comme on sait, un plaidoyer d'Horace pour son indépendance, une protestation, sur un ton amical mais ferme, contre les tentatives de «récupération», réelles ou supposées, de son éminent protecteur et bienfaiteur. Comme tous les *officia*, les cadeaux n'ont de valeur qu'à la double condition de s'adresser à des personnes qui en soient dignes et de leur convenir (vers 22 - 24):

*Vir bonus et sapiens dignis ait esse paratus,  
nec tamen ignorat quid distent aera lupinis;  
dignum praestabo me etiam pro laude merentis.*

Tous ces textes peuvent servir en quelque sorte d'entourage explicatif à la lettre pour Septimius, que nous pouvons maintenant analyser en fonction des billets de recommandation contenus dans la correspondance de Cicéron. Malgré les différences évidentes dans l'*inuentio* et la *dispositio*, les ressemblances ne manqueront pas de nous apparaître.

Le premier thème qui se présente à nous dans le début de l'épître est celui de l'intérêt que Tibère accorde à Horace et de la qualité d'ami intime, *propior amicus*, de ce dernier. Mais Tibère ne choisit que des gens de bien! Nous sommes très près des éléments qui constituent généralement le point 2 des missives cicéroniennes.

Mais à ce premier thème une autre idée se mêle, qui ne figure habituellement pas dans une lettre de recommandation à usage social: c'est celui de l'insistance du personnage à protéger. *Rogat et prece cogit*, dit Horace, non sans une irritation réelle ou apparente; d'où l'ironie: «il sait mieux que moi le cas que tu fais de moi.» Cette idée, qui pourrait paraître désobligeante à l'égard de Septimius, en appelle une troisième, tout aussi originale: j'ai craint, si je refusais d'accorder ma recommandation à Septimius, d'avoir l'air d'un hypocrite et d'un égoïste (vers 8-9):



*sed timui mea ne finxisse minora putarer,  
dissimulator opis propriae, mihi commodus uni.*

Ici se profile à nos esprits le souvenir d'un texte célèbre, la satire I, 9, *Ibam forte uia sacra*, dans laquelle le poète, justement, raconte comment il a tout fait pour fuir un importun qui voulait à tout prix être introduit auprès de Mécène. Faute de pouvoir se soustraire à une conversation que son interlocuteur lui imposait, Horace a sciemment minimisé le crédit dont il jouissait auprès de Mécène, et a refusé, bien entendu, d'accorder à son persécuteur quelque recommandation que ce fût. Les thèmes de la lettre pour Septimius se trouvent là sous leur forme inversée, de façon si évidente que la satire *Ibam forte uia sacra* peut lui servir en quelque sorte de commentaire *a contrario*.

Il nous faut attendre les deux derniers vers de l'épître pour trouver, sous une forme aussi ramassée que possible, les points 1 et 3 des lettres de recommandation cicéroniennes. L'éloge du personnage recommandé s'exprime par le mot *amicus* à l'avant-dernier vers, et par les adjectifs *fortem bonumque* qui terminent ce court billet. L'objet de la demande se limite également à quelques mots: *scribe tui gregis*, et *crede*, «fais-lui confiance». On ne saurait être plus laconique. Les remerciements indispensables dans toute lettre réelle restent implicites; quant au souhait que Septimius soit informé de la démarche d'Horace, la publication du livre I des Épîtres le rendait évidemment caduc.

\* \* \*

Il apparaît alors que si ce que nous appelions la tentation biographique doit être écarté dans l'interprétation de cette épître, il n'en reste pas moins que son sujet et la manière dont il est traité concernent de près la personne du poète et l'image qu'il veut donner de lui. Pour la première fois depuis la satire I, 9 nous assistons en effet à la rencontre de deux thèmes fondamentaux de la pensée d'Horace: le problème de ses rapports avec les grands, et le thème de l'amitié et des devoirs de recommandation et de protection qu'elle implique. La satire *Ibam forte uia sacra* pouvait faire passer le poète pour un égoïste, désireux de garder pour lui les avantages qu'il tirait de sa

fréquentation de Mécène et d'Auguste: la lettre pour Septimius rectifie cette impression, en montrant qu'Horace n'hésite pas à intervenir en faveur d'un ami véritable.

Les autres épîtres du recueil contiennent, à côté d'éléments pseudo-biographiques, des conseils ou des méditations qui touchent à l'éthique ou à la sagesse. Ainsi en allait-il déjà de beaucoup de satires. Pourtant, la satire I, 9, *Ibam forte uia sacra*, ne conseillait pas d'éconduire un importun qui sollicitait une recommandation qu'il ne méritait point: elle racontait comment Horace l'avait éconduit. La lettre pour Septimius va plus loin dans cette direction: sans doute elle ne conseille ni n'exhorte, mais elle ne raconte pas non plus: elle EST (ou feint d'être) la lettre même qui présente Septimius à Tibère. La lettre à Iccius présente d'ailleurs en partie le même caractère. La parole du poète constitue alors l'essence même de l'action qu'elle exprime: «je te le recommande», et, ce faisant, elle recommande. Nos contemporains appellent cela un «performatif»: admettons le terme et voyons ce que recouvre la notion.

Elle explique, croyons-nous, ou du moins justifie l'extrême virtuosité avec laquelle le poète manie l'*inuentio* et la *dispositio*. On a tout dit sur le caractère ombrageux de Tibère, sur sa méfiance et son manque d'ouverture; on oublie peut-être qu'Horace lui-même n'était pas toujours très commode. Les amis et lecteurs potentiels du poète savaient cela, et il n'y avait pas lieu d'en faire mystère. Mais si la lettre pour Septimius est vraiment un «performatif», cela veut dire que la difficulté des circonstances ou des caractères n'a pas découragé l'honnête homme du devoir de recommandation, car «les amis de nos amis sont nos amis». Septimius s'est-il montré insistant, au-delà peut-être de ce qui pouvait paraître prudent et raisonnable? Il se peut, mais Horace, malgré une pointe d'agacement, ne l'a pas jugé à la même aune que l'importun de la satire I, 9 qu'il se garde bien d'évoquer. Bien au contraire: l'insistance de Septimius, tout compte fait, a été prise en bonne part; ce jeune homme sait qu'il est lui-même un homme de bien, et il a compris que sa place devait être, tout naturellement, auprès d'un prince qui aimait s'entourer d'éléments de valeur. Dans un cas pareil, il convient de faire jouer la vertu de discernement: refuser sa caution à qui la mérite eût été de la dissimulation et de

l'égoïsme. Horace, qui aime bien se présenter comme un campagnard timide, souligne qu'il a consenti, pour une fois, à se départir de sa réserve naturelle (vv. 10-11).

Tout, en définitive, transforme cette série de paradoxes et d'apparentes réticences en un éloge implicite: oui, pour Septimius et peut-être pour lui seul, cela valait vraiment la peine. Et c'est ainsi que le poète écrit, à sa manière, un chapitre d'un *De Amicitia* ou d'un *De Officiis*<sup>14</sup>.

\* \* \*

Il apparaît, au terme de ces quelques réflexions, qu'à propos d'un petit texte d'Horace qui pourrait n'avoir été qu'un prétexte, nous avons parlé de rhétorique, de poésie, d'amitié et de sagesse. Le dédicataire de ce volume aura compris que nous ne faisons que lui rendre son bien sous une autre forme, heureux d'avoir trouvé cette occasion de célébrer en lui le collègue, le savant et l'ami.

HUBERT ZEHNACKER

Université de Paris IV Sorbonne

<sup>14</sup> Excellentes remarques en ce sens chez C. W. Macleod, *The Poetry of Ethics: Horace, Epistles, I*, JRS, LXIX, 1979, pp. 16-27.